

Nekrologe

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **51 (1867)**

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

N e k r o l o g e .



Leere Seite
Blank page
Page vide

Leere Seite
Blank page
Page vide

NOTICE NÉCROLOGIQUE

sur

CH. ADOLPHE MORLOT

(ue le 11 Sept. 1867, à la réunion de la Société helvétique
des sciences naturelles à Rheinfelden)

par

S. Chavannes.

Une mort prématurée a enlevé le 10 Février 1867 un homme dont les travaux scientifiques faisaient honneur à notre Société: Charles Adolphe Morlot, de Berne, né à Naples le 22 Mars 1820. Qu'il soit permis à un ami, son ancien élève, de vouer à sa mémoire une courte et simple notice.

Passant rapidement sur son enfance et sur sa jeunesse nous dirons seulement que la tournure de son esprit le poussa tout naturellement du côté des sciences exactes. Sa tendance pratique était telle qu'il eut pendant un certain temps la pensée de se vouer à une profession manuelle; mais le goût pour la science l'emporta heureusement. C'est à une rencontre toute fortuite qu'il dut sa prédilection pour la géologie. Dans un voyage qu'il faisait en Allemagne avec ses parents il se trouva un jour à table d'hôte auprès d'un géologue anglais distingué. La conversation intéressante de cet homme de mérite captiva Morlot,

encore adolescent, et en fit un géologue. Il fit ses études en partie à Berne, en partie à l'étranger: à Paris, où il étudia plus spécialement les mathématiques supérieures, et à Freiberg, à l'école des mines.

Bien préparé par de solides études Morlot débuta, comme Commissaire du „geognostischen montanischen Vereins“ par l'exploration géologique d'une portion des Alpes autrichiennes. Les résultats de ses travaux sont consignés dans divers mémoires dont voici l'énumération.

Ueber Dolomit. Wien 1847.

Erläuterungen zur geologischen Uebersichtskarte der nord-östlichen Alpen. Wien 1847.

Ueber die geologischen Verhältnisse von Istrien. Wien 1848.

Erläuterungen zur geologisch bearbeiteten VIII. Sektion der Generalquartiermeisterstabs-Spezialkarte von Steyermark und Illyrien. Wien 1848.

Ueber erratisches Diluvium bei Pitten. Wien 1850.

En 1851 il fut appelé à Lausanne comme professeur extraordinaire de géologie. Pendant trois ans il donna des cours à l'Académie et dans les classes supérieures du Collège. Son enseignement se distinguait par de rares mérites. On peut dire que bien peu de professeurs ont eu, au même degré que lui, l'art d'intéresser, souvent même de captiver, tout en exposant avec la plus grande rigueur scientifique et avec la plus parfaite simplicité. Il avait une grande habileté pour faire marcher de front l'exposition orale avec l'exhibition des échantillons et la démonstration par des figures rapidement tracées sur le tableau. Il portait le plus grand intérêt à ses élèves, les encourageant à des travaux individuels, soit en leur faisant faire avec lui des explorations géologiques, soit en mettant

à leur disposition sa bibliothèque et sa précieuse collection de cartes et de figures. *)

Son trop court passage à l'Académie de Lausanne fut marqué par une heureuse innovation dont il avait pris l'initiative. Chaque année l'Académie, dans le but d'encourager les étudiants à des travaux individuels, mettait au concours un nombre assez varié de sujets littéraires et scientifiques, et distribuait des prix aux auteurs des meilleurs mémoires. Les travaux se faisaient par écrit et le nom des auteurs restait secret jusqu'à l'adjudication des prix. Morlot proposa et obtint que tous les travaux de concours fussent entièrement publics et qu'ils fussent accompagnés d'une exposition orale, pensant donner par là plus de vie et plus d'intérêt à ces concours, désirant aussi former les étudiants à l'exposition orale d'un sujet scientifique, l'évènement a démontré que les vues de Morlot étaient justes et fécondes.

Malheureusement l'enseignement de la géologie n'avait été introduit qu'à titre provisoire et pour deux ans. On le fit suivre de celui de la paléontologie, désirant conserver pour une année encore un professeur aussi distingué. A l'issue de ce nouveau cours Morlot dut rentrer dans la vie privée. Nous n'hésitons pas à dire, que ce fut une perte pour l'Académie, car, par ses vues larges, par son zèle pour le progrès et par son indépendance de caractère il pouvait contrebalancer utilement certaines influences routinières par trop prépondérantes.

*) La bibliothèque de Ad. Morlot a été léguée par lui à la bibliothèque de la ville de Berne. — Les cartes et planches, ainsi qu'une collection géologique systématique, formée en vue de l'enseignement, sont déposées aux archives de la société helvétique.

Quoique éloigné de l'Académie Morlot continua à vouer le plus vif intérêt à ceux de ses anciens élèves qui montraient quelque goût pour la géologie. Il en faisait les compagnons de ses courses; il les associait à ses travaux, non point pour les utiliser à son profit, mais toujours dans le but de les pousser à un développement individuel. Nous aurions trop à dire si nous voulions essayer seulement de faire un tableau quelque peu complet de sa sollicitude pour ainsi dire paternelle et de son entier dévouement pour ceux de ses anciens élèves dont il avait fait ses amis.

L'un d'entr'eux Théobald Zollikofer lui était particulièrement cher et lui faisait le plus grand honneur. Encouragé par son maître, Zollikofer avait brillamment débuté dans l'enseignement de la géologie; il avait donné des cours publics dans plusieurs villes du Canton de Vaud, et avait été appelé à l'enseignement provisoire de la géologie à l'Académie de Genève. Ses rares mérites et la sympathie qu'il s'était partout acquise faisaient espérer pour lui un brillant et utile avenir; mais une mort prématurée vint le surprendre au milieu de ses travaux d'exploration dans les Alpes autrichiennes.

Qu'on nous pardonne cette digression en faveur d'un ami commun, élève distingué de celui à la mémoire duquel nous consacrons ces lignes.

Morlot s'était voué particulièrement à l'étude des terrains quaternaires, et il y était bien préparé par les observations nombreuses qu'il avait faites dans plusieurs vallées des Alpes orientales, où les dépôts quaternaires sont largement développés. Ses recherches assidues lui permirent d'arriver à des conclusions très importantes sur le rapport entre les dépôts erratiques et les formations

diluviennes. Le Cône torrentiel de la Baie de Clarens et les vastes dépôts erratiques et diluviens de la Dranse (près Thonon) lui avaient fourni des faits nouveaux et très intéressants. Les résultats essentiels de ses recherches dans ce domaine sont consignés dans de nombreux articles insérés par lui dans le Bulletin de la société vaudoise des sciences naturelles; particulièrement dans les deux mémoires suivants, imprimés à part:

Remarques sur les formations modernes. Janv. 1857.

Sur le terrain quaternaire du bassin du Léman. Janv. 1858.

Il serait à désirer que l'étude des formations récentes fût poussée avec plus de zèle, car c'est elle qui fournira les réponses les plus importantes aux énigmes qui obscurcissent encore l'histoire de notre globe. N'est-ce pas cette étude des terrains quaternaires, unie à celle de la géographie physique qui nous permettra de saisir à l'œuvre l'action de ces causes actuelles qui, d'après Lyell, doivent par leurs effets nous donner la clef des phénomènes anciens? N'est-ce pas elle encore qui nous permettra en quelque mesure d'appeler à notre aide le critère de l'expérience, par le contrôle que nous pouvons exercer sur les effets produits par les grands travaux hydrauliques de canalisation, d'endiguements, de constructions maritimes, etc...? N'est-ce pas enfin cette étude des formations récentes qui nous donnera le moyen de relier l'histoire de l'homme à celle de la terre et à celle des autres êtres organisés?

Morlot avait bien compris cette importance de l'étude des faits les plus récents et il s'y était adonné avec un grand zèle. Il nous faut signaler tout particulièrement, à cause de leur haute importance, deux sujets soigneusement étudiés par lui: l'éboulement du Tauretunum

et le Cône diluvien moderne de la Tinière (près Villeneuve).

Les observations sur le Tauretunum, faites de concert avec Mr. Troyon, sont une preuve frappante de l'appui mutuel que les sciences doivent se prêter. Grégoire de Tours donnait dans ses chroniques une narration assez détaillée de l'éboulement et surtout de ses effets sur tout le littoral du Léman; mais il n'en précisait pas l'emplacement. Les historiens et les géographes documentaires (si le mot est permis) étaient partagés sur la question du lieu de l'éboulement; leurs sources (chartes et éthymologies) étant insuffisantes ou contradictoires. Mais le géologue et l'archéologue unis surent bientôt découvrir les traces évidentes du grand éboulement, et ils eurent le bonheur de retrouver, jusque dans les moindres détails, une confirmation frappante du récit de l'historien ancien.

Le Cône de la Tinière, grâce aux observations si exactes de notre regretté collègue, est devenu un point géologique et historique de la première importance. Par une coïncidence vraiment des plus rares et des plus heureuses ce cône renferme dans trois couches différentes des débris caractéristiques de l'époque romaine, de l'âge du bronze et de celui de la pierre. La distance relative de ces diverses couches, en prenant pour donnée connue la distance de la couche romaine au sol actuel, fournit les éléments d'un calcul chronologique très intéressant, dont peuvent bénéficier et la géologie et l'histoire. Les objections plus spécieuses que bien fondées, faites à ce calcul, ne lui otent en rien sa valeur. Il ne veut donner que des approximations et ses procédés sont scientifiquement rigoureux. Il faut avoir vu tous les matériaux recueillis par M. Morlot (cartes, plans, nivellements, échantillons),

pour se faire une idée des soins et de l'exactitude apportés à ce travail, dont les résultats ont été admis par Lyell, juge si compétent en pareille matière, et ont reçu déjà une première confirmation par les observations de Mr. Gilliéron sur les atterrissements de la Thièle. Espérons que de nouveaux faits viendront s'ajouter pour compléter les données chronologiques si rares que la géologie et l'archéologie réunies ont pu fournir jusqu'ici. On trouvera tous les détails désirables dans la brochure intitulée:

Leçon d'ouverture d'un cours sur la haute antiquité. 2. édit.

Lausanne 1862.

La découverte des habitations lacustres, faite en 1854 par le Doct. Ferd. Keller fut comme un coup d'aiguillon pour Morlot; il se mit à la recherche et découvrit bientôt la station de Morges, qui fut plus tard si soigneusement et si fructueusement explorée par Mr. Fr. Forel. Le zèle de Morlot le poussa à imaginer divers instruments pour la pêche des antiquités. Il inventa et construisit en grande partie lui-même un appareil à plonger, dont il fit le premier l'essai. Il continua ses recherches sur le littoral du Léman et dans le lac de Neuchâtel, cherchant partout à pousser des amateurs intelligents à exploiter la nouvelle découverte. Dans cette occasion, comme dans bien d'autres, Morlot s'est montré comme initiateur. Son plus grand plaisir était d'encourager les personnes qui prenaient intérêt à la science. Les limites forcément restreintes de cet écrit ne nous permettent pas d'entrer dans des détails personnels qui lui feraient le plus grand honneur, en mettant en évidence son zèle désintéressé pour la science et son dévouement sans borne pour ses amis.

Une circonstance capitale dans la vue scientifique de Morlot fut son voyage en Suède et en Danemark,

dans le printemps de l'année 1858. Il eut l'occasion de voir des hommes et des choses en grande partie inconnus au reste de l'Europe savante; le Danemark étant trop peu visité, et les Danois s'isolant en quelque façon eux mêmes par un attachement exagéré aux conditions extérieures de leur nationalité, telles que la langue. Morlot étudia avec le plus grand soin les collections archéologiques et ethnographiques de Copenhague, incomparables par leur richesse et surtout par leur excellente classification. Il vécut dans l'intimité des hommes les plus distingués, recueillant de leur bouche, peut-être plus encore que de leurs écrits, les indications les plus précieuses. Il ne pouvait assez se louer de l'affabilité et de la générosité des savants de Copenhague et il appréciait à un haut degré les nobles qualités du peuple danois. De retour en Suisse il ne tarda pas à mettre en œuvre tous les précieux matériaux qu'il avait recueillis. Il en résulta ses **Etudes géologico-archéologiques en Danemark et en Suisse**, imprimées d'abord dans le Bulletin de la société vaudoise des sciences naturelles, Tome VI, N° 46, puis traduites en allemand et en anglais. Cet ouvrage marque certainement un moment important dans le développement en Suisse de cette nouvelle branche des sciences géologico-historiques, destinée à un avenir fécond en beaux et utiles résultats. Nous ne pouvons ici entreprendre une analyse, même sommaire, de cet ouvrage, connu de tous les hommes spéciaux. Nous attirerons seulement l'attention sur le soin scrupuleux avec lequel l'auteur rend justice aux travaux des savants danois.

Le désir de rendre à chacun ce qui lui est dû et de marquer les moments essentiels dans le développement de la nouvelle science le conduisit à rédiger plus tard un opuscule intitulé: **Les premiers pas dans l'étude de la haute**

antiquité, inséré dans les actes de la société jurassienne d'émulation, 1863.

En 1860 il fut appelé à donner à l'académie un cours sur la haute antiquité, cours qui fut suivi avec beaucoup d'intérêt, non seulement par les étudiants, mais encore par d'autres auditeurs, attirés par l'intérêt que Morlot savait si bien attacher aux matières qu'il traitait. Nous avons déjà fait mention de la leçon d'ouverture de ce cours, publiée à part, et qui fut ensuite traduite en allemand sous le titre de: **Das graue Alterthum**.

Dès-lors il se voua sans relâche à ses études archéologiques, popularisant le résultat de ses recherches dans les nombreux cours publics qu'il donna dans plusieurs villes du Canton de Vaud et de la Suisse allemande. Il déployait dans ce genre d'enseignement un talent bien rare: celui d'initier ses auditeurs à sa science sans les fatiguer par de longs détails; exposant avec beaucoup de sobriété; donnant toujours l'essentiel, faisant bien sentir les traits caractéristiques, laissant toujours dans l'esprit de ses auditeurs des idées bien nettes.

Ce genre d'enseignement, pratiqué avec tant de succès par Morlot et par son disciple Zollikofer, a, croyons-nous, une grande importance dans un pays tel que le nôtre, où bien heureusement on ignore encore et on ignorera toujours j'espère la centralisation intellectuelle et le monopole scientifique. C'est un puissant agent de progrès, déjà utilement mis en œuvre et qui portera certainement de bons fruits. Des besoins intellectuels sérieux se font de plus en plus sentir dans nos petites villes du Canton de Vaud. Nous pourrions citer entr'autres le fait que dans le village de Montreux, durant l'hiver dernier, il y a eu de semaine en semaine des séances sur des sujets scienti-

fiques, historiques, économiques etc., données la plupart par des professeurs distingués à un auditoire presque exclusivement composé d'agriculteurs et de vigneron. La société vaudoise d'Utilité publique fait les plus louables efforts pour développer et pour satisfaire chez les populations de nos villes et de nos villages le goût d'une solide instruction; elle a trouvé dans la plupart de nos professeurs des auxiliaires capables et dévoués; mais on peut bien dire que l'initiative de tout ce mouvement intellectuel revient en bonne partie à celui dont nous déplorons la perte.

L'intérêt qu'avait excité en lui l'archéologie du Nord de l'Europe le poussa à faire deux nouveaux voyages en Allemagne, pour étudier entr'autres les riches collections de Schwerin et pour visiter la station de Hallstadt, si importante comme point de comparaison. Il avait recueilli dans ces deux voyages les matériaux d'un ouvrage étendu qu'il se proposait de publier sur les antiquités du Nord de l'Allemagne et spécialement du Mecklenbourg. La mort l'a surpris au milieu de cette œuvre, à laquelle il avait mis tant de soin et qui certainement lui aurait fait le plus grand honneur. Une partie de ce travail avait déjà paru, peu de jours avant sa mort, sous le titre de: **Sur le passage de l'âge de la pierre à l'âge du bronze.** Une autre portion, celle qui concerne plus spécialement l'âge de la pierre sera livrée au public grâce aux soins du Dr. Ferd. Keller et du Dr. Lysch à Schwerin. Le reste est malheureusement trop inachevé pour pouvoir être publié.

Depuis deux ans Morlot avait été chargé de la direction des collections archéologiques de la ville de Berne; on a pu voir quel soin il avait apporté à leur arrangement.

Par le don de sa collection particulière il a singulièrement augmenté la valeur scientifique du musée archéologique de Berne.

A ces brefs détails sur l'activité scientifique de notre ami qu'il nous soit permis d'ajouter quelques traits qui contribueront à le faire plus entièrement connaître par ceux qui n'ont pas eu l'avantage de jouir de son intimité.

Sa tendance si marquée à l'enseignement pratique l'avait conduit à s'intéresser beaucoup aux sourds-muets. Durant plusieurs années il s'occupa assidûment de Meystre, l'aveugle, sourd et muet de l'Asile des aveugles de Lausanne, travaillant avec une patience admirable au développement de cet homme intéressant, cherchant avec la plus touchante bonté à lui procurer les jouissances dont son infirmité le privait. Le résultat de ses impressions et de ses observations psychologiques sur Meystre est exposé dans une notice en anglais: *A happy man*, publiée en 1855 dans le *Chambers journal*.

Morlot avait l'avantage d'être doué d'un sens pratique très remarquable et d'une grande dextérité pour les travaux manuels. Tous ceux qui l'ont connu de près savent combien il était ingénieux pour l'arrangement de ses collections et pour la préparation du matériel de ses cours. Cette habileté pratique fut mise par lui à profit pour la construction dont nous avons déjà parlé d'un appareil à plonger, destiné à la pêche des antiquités lacustres. Mais il fit plus encore, il inventa un instrument de précision destiné peut-être à rendre de grands services à la science et surtout à la navigation. Qu'on se figure une lunette ordinaire de Théodolite, dont le tube, dans sa partie supérieure et dans la région du foyer, est percé d'une ouverture longitudinale au dessus de laquelle est fixé un petit

niveau à bulle d'air. Dans l'intérieur du tube, sur l'un des côtés, au foyer même de l'oculaire, se trouve un miroir métallique convexe, dont le double effet consiste à donner une image restreinte de la bulle d'air du niveau, et à transformer en un mouvement apparent vertical le mouvement réel horizontal de la dite bulle. L'observateur visant avec l'instrument voit ainsi l'image de la bulle se mouvoir verticalement contre les fils du réticule. Un peu d'habitude suffit pour saisir facilement l'instant où le milieu de cette image coïncide avec le fil horizontal du réticule, on a alors l'horizontale. Cet instrument peut facilement servir à faire des nivellements. Il pourrait encore, et c'était là l'espérance de l'inventeur, rendre des services dans les observations marines. Fixé au sextant il donnerait un horizon artificiel quand l'observation de l'horizon réel devient impossible. Un officier de la marine danoise s'était chargé de faire des essais. Le meilleur modèle a été légué à l'école polytechnique de Zurich. Deux autres exemplaires se trouvent entre les mains de deux amis du défunt, ingénieurs distingués qui sauront sans doute en tirer bon parti. Ajoutons encore que les premières ébauches de l'instrument furent faites à Lausanne et qu'il fut perfectionné par Mr. Amsler, habile mécanicien de Schaffhouse. On nous assure que cet ingénieux instrument fait son chemin et que de l'étranger on en commande à Mr. Amsler. Morlot désirait, en cas de réussite, qu'on l'appelât: le niveau suisse.

On peut bien appliquer à notre ami l'adage du poète latin: *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci*, car à son zèle infatigable pour la science il joignait un goût très épuré pour la musique. Une flûte aux sons remarquablement purs était son fidèle compagnon de voyage. Combien de fois ne l'avons-nous pas entendu

égayer la marche sur une route poudreuse ou charmer les loisirs de la soirée par les joyeux sons de son instrument favori. Il avait une prédilection marqué pour les airs nationaux et il était parvenu à en rassembler une très nombreuse et très intéressante collection. Les airs suédois anciens l'avaient particulièrement captivé par leur caractère de suave mélancolie. Plus d'une fois, à Nyon, à Vevey, à Montreux, il fit part au public des conclusions intéressantes auxquelles l'avait conduit une étude attentive des caractères que revêt la musique populaire sous l'influence des nationalités et sous celle de la nature. Il accompagnait l'exposition orale du sujet par l'exécution des mélodies les plus caractéristiques, ce qui ne laissait pas d'y ajouter un charme tout particulier.

Tels sont les quelques traits que nous avons voulu consacrer à la mémoire d'un homme dont la perte ne manquera pas d'être vivement sentie par le monde savant qui avait encore beaucoup à attendre de lui, car il était dans la force de l'âge, au plus beau moment de son activité scientifique. Il laissera dans la science un nom justement estimé; ses publications feront autorité sur bien des points, et ses notes nombreuses formeront un précieux recueil de matériaux où l'on pourra puiser en toute sécurité, car la sincérité et l'exactitude marquaient toujours ses moindres observations. Il avait tout ce qu'il faut pour fournir une belle et utile carrière et pour faire avancer à grands pas la branche des sciences qu'il cultivait. Ses connaissances géologiques si complètes, surtout dans le domaine des terrains quaternaires, lui permettaient de tirer parti, au profit de l'archéologie, de toutes les plus petites circonstances, comme ce fut le cas pour la Tinière et pour le Tauretunum. Ses connaissances métallurgiques, puisées à

l'école des mines de Freiberg, lui étaient un précieux auxiliaire dans l'examen des restes de l'âge du bronze et de celui du fer. Ajoutons que sa nouvelle position de conservateur des collections archéologiques de Berne, ainsi que ses nombreuses et bonnes relations scientifiques concouraient encore à lui fournir les moyens de travailler utilement pour la science.

Il laissera encore, ce qui vaut peut-être mieux qu'un grand nom dans la science, l'exemple d'une vie consacrée avec le plus grand zèle et avec le plus entier désintéressement à la recherche et à l'enseignement de la vérité. S'il a eu quelques frottements pénibles avec d'autres hommes de science, il faut en chercher l'origine dans le zèle, parfois trop peu ménagé, qu'il mettait à relever les torts faits à la vérité. Ajoutons toutefois que la bonté de son cœur et la loyauté de sa conscience l'ont toujours poussé à tendre le premier, souvent en vain, la main de la réconciliation.

Il laissera enfin dans bien des cœurs un souvenir impérissable: celui de l'ami le plus sincère, le plus fidèle et le plus dévoué. On peut dire, de la manière dont il comprenait et pratiquait les devoirs de l'amitié, et pour achever de le dépeindre en un mot: Res, non verba.

Rektor Frikart

von Zofingen.

Karl Samuel Frikart, gewesener Lehrer der mathematischen und naturwissenschaftlichen Fächer an der Bezirksschule und langjähriger Rektor der Bezirks- und Gemeindeschule in Zofingen, war der Sohn von Daniel Frikart, Waisenvater von Zofingen, und der Frau Elisabeth, geb. Sutermeister von dort. Er erblickte das Licht dieser Welt im Jahre 1810, den 12. Januar.

Nachdem er als talentvoller Knabe von 1815 — 1825 den Unterricht der Schulen Zofingens genossen, besuchte er von 1825 an die höchste Bildungsanstalt des Kantons, darauf die Akademie zu Bern und zuletzt die Hochschule zu Basel, der Theologie sich widmend, die er dann mit dem Lehrfache vertauschte.

Er verehelichte sich den 2. Oktober 1834 mit Susanna Meier von Zürich, welche ihm schon den 19. Mai 1848 in's bessere Leben vorangegangen, drei Kinder, einen Sohn und zwei Töchter ihm hinterlassend, denen er ein treuer Vater war, und die nun über seinen Hinscheid trauern.

Er erkrankte um das Neujahr an Entartung der Kranzarterien des Herzens, und erlag, trotz aller ärztlichen Kunst und der treuesten und liebevollsten Pflege, Samstags den 16. März 1867 dieser schweren Krankheit in einem Alter von 57 Jahren, 2 Monaten und 4 Tagen.

Die Stellung, welche der Verewigte im Leben eingenommen, die Theilnahme, welche seine Erkrankung nah und fern erweckte, und der Schmerz bei der Nachricht seines Todes berechtigten und verpflichten zu einer etwas ausführlicheren Darstellung seines Geistes und seines Wirkens.

Karl Frikart hatte sich, wie bereits angedeutet, der Theologie gewidmet. Die Fächer, welche er bei seiner den 15. März 1832 erfolgten Anstellung an der Bezirksschule zu Zofingen zu übernehmen hatte, lagen daher ausser dem Kreise seiner speziellen Studien, so dass er sich in dieselben erst einarbeiten musste. Namentlich war ihm die Naturkunde ein noch wenig bekanntes Feld. Allein seinem unermüdlichen Eifer gelang es bald, durch Excursionen und unausgesetzte Studien es auch in diesem Fache so weit zu bringen, dass er des Stoffes vollständig Meister war. Dabei blieb er jedoch nicht stehen, sondern war unausgesetzt bemüht, seine Kenntnisse nach allen Richtungen zu erweitern. Mit seiner Anstellung hatten die Schulen Zofingens eine Kraft gewonnen, welche denselben fast 35 Jahre lang zum Segen und zur Zierde gereichte.

Ueber sein ungewöhnliches Lehrtalent, seine gediegene Gründlichkeit und Mittheilungsgabe herrschte bei Allen, welche seinen Unterricht und dessen ausgezeichneten Erfolg zu beurtheilen Gelegenheit hatten, nur Eine Stimme. Dabei war er in seinem Amte pünktlich und gewissenhaft bis in's Kleinste, und handhabte in seiner Schule eine straffe Disziplin, hat sich aber gleichwohl durch seinen Takt und seine Gerechtigkeitsliebe die Zuneigung und Liebe seiner Schüler in hohem Grade erworben. — In den Unterricht ging er nie unvorbereitet und arbeitete nach und nach in allen Fächern und für alle Klassen besondere Kurse

aus. Diese Hefte zeugen genugsam für die Vortrefflichkeit seines Unterrichts und haben vielleicht höhern Werth, als manches Lehrbuch, das unter grossen Anpreisungen in die Welt hinausgeschickt wird.

Die naturwissenschaftlichen Sammlungen, welche die Schule besitzt, sind grösstentheils durch ihn und unter seiner Leitung entstanden. Für sich selbst legte er nach und nach, nicht ohne erhebliche Kosten, eine nicht unbedeutende Mineraliensammlung, eine Insektensammlung und ein Herbarium an.

Ueberhaupt scheute Frikart kein Opfer, wo es sich um weitere Ausbildung handelte, und suchte mit den neuern Forschungen und Fortschritten der Wissenschaften stetsfort Schritt zu halten, wovon seine umfangreiche Bibliothek Zeugniß gibt.

Gegen alle seine Kollegen war Frikart stets freundlich, gefällig und dienstfertig und mit Rath und That allezeit zur Hand. Die Lehrer der Gemeindeschulen suchte er in frühern Jahren besonders auch für das Studium der Naturgeschichte zu gewinnen, was zu jener Zeit, da dieses Fach am Seminar noch gar nicht oder nur sehr mangelhaft gelehrt wurde, um so verdienstlicher war.

Es gab eine Zeit, wo man ihn fast jeden Mittwoch und Samstag Nachmittag mit einer Anzahl Kollegen, nicht bloss von Zofingen, sondern auch aus Landgemeinden, zu naturwissenschaftlichen Excursionen ausziehen sah. Ueberhaupt herrschte zu jener Zeit während einer langen Reihe von Jahren unter der gesammten Lehrerschaft Zofingens, und namentlich durch ihn getragen, ein solch freundschaftlich kollegialisches Verhältniss, wie es kaum ein anderer Ort unseres Kantons aufzuweisen hatte. Diese Zeit zählte

Frikart, wie er oftmals sich äusserte, zu den schönsten Erinnerungen seines Schullebens.

Den 6. März 1847 wurde er zum Rektor erwählt. Denn die Behörde musste sich sagen, dass er mit seiner Ordnungsliebe, seiner Pünktlichkeit und Gewissenhaftigkeit und mit seiner umfassenden Kenntniss der Schulverhältnisse zu dieser Stelle passe, wie kein Anderer. Nur ungerne und mit Widerstreben nahm er die auf ihn gefallene Wahl an. Viel lieber hätte er nur seiner Schule und den Wissenschaften gelebt und seine Sammlungen fortgesetzt. Allein auch hier wusste er seine persönlichen Wünsche dem Interesse der Schule unterzuordnen und brachte das Opfer. Und wahrlich, er hat das Zutrauen der Behörde in seiner schwierigen Amtsführung glänzend gerechtfertigt. Wenn er ein ausgezeichneter Lehrer war, so war er ein, wenigstens ebenso ausgezeichneter Rektor, dem das Zofinger Schulwesen Vieles zu danken hat, und der keine Mühe und Arbeit scheute, wo es sich um das Gedeihen desselben handelte. Den Wünschen seiner Kollegen war er stets bereit, so weit möglich Rechnung zu tragen, und wenn es sich um Vortheile handelte, dachte er zuerst an Andere, an sich selbst immer zuletzt. Was er aber einmal als recht erkannt hatte, das wusste er auch, wenn es nöthig wurde, mit Eifer zu verfechten und mit festem Willen durchzuführen. Auseinandergehende Ansichten in den Konferenzen suchte er zu vereinigen und war stets bemüht, unter den zahlreichen Lehrern ein freundschaftlich kollegialisches Verhältniss zu erhalten, wohl wissend, wie viel ein solches zum Gedeihen einer Schulanstalt beitragen kann. Mit seinen Kollegen an andern Bezirksschulen stand er in den freundlichsten Verhältnissen und wurde von allen, die ihn näher kannten, geliebt und hochgeachtet.

Karl Frikart hat sich auch nie von den Gemeindeschul-
lehrern abgeschlossen. Die Lehrerkonferenzen des Bezirks,
zu deren Besuch er, als Bezirkslehrer, nicht verpflichtet
war, besuchte er gleichwohl regelmässig, und seine Vor-
träge, die er bisweilen hielt, bildeten die Glanzpunkte in
diesen Versammlungen. Dafür erntete er aber auch den
Dank der gesammten Lehrerschaft, welche in ihm nicht
den höher stehenden Bezirkslehrer, sondern den treuen
Kollegen und werthen Freund erblickte, und die Liebe und
Hochachtung Aller wird ihm mit ins Grab folgen.

An der Bearbeitung des ersten Lehrplanes für aargau-
sche Gemeindeschulen durch die Lehrer in Zofingen (heraus-
gegeben im J. 1837) hatte Frikart den regsten Antheil
genommen, und ein grosser Theil desselben war wohl fast
ausschliesslich sein Werk. Ebenso betheiligte er sich leb-
haft bei spätern Revisionen dieses Lehrplanes durch die
Lehrerkonferenz des Bezirks, wobei seine langjährige prak-
tische Erfahrung, sowie sein richtiger Blick in die Ver-
hältnisse des Gemeindeschulwesens hauptsächlich zum Ge-
lingen der Arbeit beigetragen haben. Dieser Lehrplan, zu
einer Zeit entstanden, da von Seite der obersten Erzie-
hungsbehörde an die Aufstellung eines solchen noch kaum
gedacht wurde, ist in der Hebung des Schulwesens, nament-
lich im Bezirk Zofingen, nicht ohne die wohlthätigsten
Folgen geblieben.

Schon aus dem Gesagten geht hervor, dass Karl Frikart
kein trockener Stubengelehrter war, dessen Welt nur in
seinen Büchern bestand. Nein, auch für die Angelegen-
heiten des öffentlichen Lebens, für das Wohl der Gemeinde,
sowie des engern und weitem Vaterlandes hatte er immer
ein warmes Herz. Bei allen gemeinnützigen Bestrebungen
stand er mit oben an. Er war seit ungefähr 30 Jahren

Mitglied der Kulturgesellschaft des hiesigen Bezirks und hat namentlich als langjähriges Mitglied der Direktion der Taubstummenanstalt in Zofingen viel zum Gedeihen der letztern beigetragen. Auch dem aargauischen Lehrerpensionsverein trat er von Anfang an bei, war eine Zeitlang Mitglied der Direktion und stets einer der fleissigsten Theilnehmer an den jährlichen Versammlungen. Leider war ihm nicht vergönnt, die Früchte seiner langjährigen Opfer selbst zu geniessen. Im vorigen Jahre wurde er pensionsberechtigt und bezog die erste, aber zugleich auch die letzte Pension.

Auch die schweizerische naturforschende Gesellschaft zählte Frikart zu ihren Mitgliedern und erwies ihm noch im Jahre 1866 die hohe Ehre, ihn zum Präsidenten für die nächste Jahresversammlung, welche in Zofingen stattfinden sollte, zu ernennen.

Die Musikgesellschaften Zofingens, denen der Verewigte seit seiner Anstellung als Lehrer angehörte, haben ebenfalls viel an ihm verloren, indem er theils als tüchtiger Sänger, theils in der Eigenschaft eines Präsidenten und umsichtigen Leiters sich nicht geringe Verdienste um das musikalische Leben Zofingens erworben hat.

Auch dem Kanton hat Frikart seine Dienste nie entzogen, wenn er gerufen wurde. So war er eine Zeit lang Mitglied des Kirchenrathes und eine lange Reihe von Jahren Mitglied des Bezirksschulrathes, half seinerzeit den ersten Entwurf des gegenwärtigen Schulgesetzes durchberathen und war bis zu seinem Ende Mitglied der Seminarprüfungscommission.

Seine gediegenen mathematischen und naturwissenschaftlichen Kenntnisse hätten ihn längst für eine höhere Lehrstelle befähigt, und eine solche würde ihm auch kaum

gefehlt haben, wenn er darnach getrachtet hätte; allein er war zu bescheiden und wollte seine Kräfte lieber seiner Vaterstadt weihen.

Sein Lehrbuch der Arithmetik und Algebra, an dem er schon seit vielen Jahren arbeitete, konnte er leider nicht mehr vollenden. Dass das Werk ein ausgezeichnetes geworden wäre, davon zeugt der bereits erschienene 1. Theil, welchem von bewährten Fachmännern eine aussergewöhnlich günstige Beurtheilung zu Theil geworden ist.

Als Privatmann war Frikart bescheiden und anspruchslos, milde in Beurtheilung Anderer, strenge gegen sich selbst; seinen Freunden ein lieber, jovialer Gesellschafter, aber auch ein zuverlässiger, theilnehmender Freund in Leid und Freud.

Hunderte von Männern in der Stadt und im Bezirke verdanken dem Geschiedenen einen wichtigen Theil ihrer geistigen Ausbildung und ihrer Kenntnisse, mit denen sie ausgerüstet sind und in höhern oder niederern Stellungen wirken, als Landleute und Handwerker, als Gewerbs- und Handelsleute, als Lehrer, als Beamte und Gelehrte.

Das Gedächtniss des der Erde Enthobenen bleibe, wie das Gedächtniss des Gerechten, im Segen!

Joh. Bapt. Schmidlin

von Rheinfeldern

und

Joh. Bapt. Gersbach

von Wegenstetten.

Wenn wir in dieser Jahresschrift einen kurzen Nekrolog obiger Mitglieder der schweiz. naturforschenden Gesellschaft den Denkblättern an andere Verstorbene anreihen, so erfüllen wir nachträglich eine längst schuldige Pflicht. Das Leben beider ist schon vor geraumer Zeit zum Abschluss gekommen, allein die ehrende Erwähnung mag gerade desshalb in diesem Bande ihren geeigneten Platz finden, da Beide Söhne desjenigen Landestheiles waren, in welchem die Gesellschaft ihr letztes Jahresfest feierte. Zwar glänzen auch ihre Namen nicht als leuchtende Sterne in dem Gebiete der Naturforschung; ihr Streben, Forschen und Wirken war still und bescheiden, von Wenigen gekannt, aber von diesen gewürdigt und geschätzt, und es hatten die in Rheinfeldern anwesenden Mitglieder Gelegenheit, das Denkmal zu sehen, das sich der Erstgenannte in der dortigen Naturaliensammlung selbst gestiftet hat.

Johann Baptist Schmidlin wurde den 27. Sept. 1806 in Rheinfeldern geboren. Seine Eltern waren arm, allein der Weg der öffentlichen Milde, der ihn zur Vollendung

seiner Studien führte, war geeignet, die trefflichen Eigenschaften seines Herzens auszubilden, welche wir an ihm schätzten. Nachdem er die Primar- und Sekundarschulen seiner Vaterstadt Rheinfelden, dann in Laufenburg und Zurzach durchgemacht, ging er nach Solothurn an das dortige Gymnasium und Lyceum und vollendete dann seine theologischen Studien in Freiburg im Breisgau. Zum Priester geweiht wirkte er zuerst als Hauslehrer und Hauskaplan der Familie Gressly auf Glashütte bei Laufen, dann als Bezirksschullehrer und Kapitelsvikar in Laufenburg und wurde dann im Jahr 1844 als Pfarrer in Gansingen erwählt.

Hier in dem einsamen und abgelegenen Dorfe des Frickthals waren ihm sowohl die Zeit als das Feld zu seinen naturhistorischen Studien und Forschungen geboten. Die Anregung dazu hatte er schon früher in der Glashütte durch seinen jungen Freund und Schüler A. Gressly erhalten. Allein hier in Gansingen und auf dem Boden der benachbarten Thäler und Berge des Jura war seinem wissenschaftlichen Streben der schönste und lohnendste Spielraum gegeben. Da lagen noch Tausende der schönsten Versteinerungen überall zerstreut, die Schmidlin mit dem grössten Fleisse sammelte. Bald hatte er sich in den Formationen mit Hülfe der damaligen Literatur über Geologie und Paläontologie zurechtgefunden und sein Freund Gressly, der ihn häufig besuchte, war ihm auch behülflich, mit Fleiss und Sachkenntniss das gesammelte schöne Material zu ordnen. Durch Gressly wurden auch andere berühmte Geologen auf die Schmidlin'sche Sammlung aufmerksam gemacht, wie Leopold v. Buch und Salinendirektor v. Alberti, welche beide den Pfarrer Schmidlin in seinem abgelegenen Thale mehrmals aufsuchten, mit ihm Excur-

sionen machten und Belehrung aus seinen geologischen Beobachtungen schöpften. Ebenso beehrten einheimische Geologen und Naturforscher, wie P. Merian, Escher von der Linth, Studer, Favre, Desor u. A. ihn mit ihren Besuchen, oder traten mit ihm in schriftlichen Verkehr. Besonders lebhaft war der Briefwechsel mit Gressly und C. Mösch, mit welchen beiden er in einem innigen und cordialen Freundschaftsverhältniss stand und mit welchen er auch manche heitere, gemüthliche und lehrreiche Stunde in seinem Pfarrhause oder bei geologischen Excursionen verlebte.

Schmidlin war kein oberflächlicher Sammler, der nur aufhäufte, um eine Raritätenkammer zu besitzen; er drang mit Geschick und Geist in die Geologie, wobei er jedoch auch die übrigen Zweige der Naturwissenschaft nicht unberücksichtigt liess, sondern auch darin den Resultaten der neuesten Forschungen zu folgen suchte. Ebensowenig war sein Wissen ein einseitiges; nahm auch die Naturforschung die erste Stelle ein, so beschäftigte er sich doch gern mit historischen und linguistischen Studien. Seine reichhaltige Bibliothek ist uns ein Beweis, dass er in dem abgelegenen Gansingen und an den einsamen Winterabenden für geistreiche Unterhaltung durch klassische Gesellschafter gesorgt hatte.

Schmidlin war ein Freund und Förderer der Volks- und Jugendbildung. (Wie konnte er als Naturforscher anders sein?) Längere Zeit war er thätiges Mitglied des Bezirksschulrathes in Laufenburg und Rheinfelden und Schulinspektor in beiden Bezirken. Durch Gründung und Unterstützung einer Jugendbibliothek, durch Verbreitung gediegener Volksschriften und durch mündliche Belehrung war er bestrebt, das geistige Leben seiner Pfarrgemeinde

in seinem Leben eintrat. Während er im Herbste 1833 im elterlichen Hause die Ferienzeit zubrachte, wurde die Lehrerstelle an der obern Schule seiner Heimathgemeinde frei. Gersbach entschloss sich, der Theologie den Abschied zu geben und Schullehrer zu werden, was er bis an sein Lebensende geblieben. Im Jahr 1839 wurde er als Lehrer an die obere Schule in Wegenstetten gewählt. Es ist hier nicht am Orte, darzustellen, was Gersbach für die Schule und die Gemeinde gewesen, oder was er auf dem Felde der Pädagogik geleistet. Die Anerkennung, die ihm von der obersten Erziehungsbehörde des Kantons durch Berufung in Commissionen zur Berathung des Schulgesetzes und durch Erwählung als Mitglied des Bezirksschulrathes zu Theil geworden, giebt einen Beweis seiner Tüchtigkeit. Wenn wir aber in diesen Blättern ihm einen Nachruf widmen, so geschieht es, weil Gersbach nicht nur Mitglied der schweiz. naturforschenden Gesellschaft seit 1842 war und deren Jahresfeste, wenn ihm immer die Möglichkeit geboten war, besuchte, sondern, weil die Naturforschung neben dem Schuldienste seine Hauptbeschäftigung war. Die schon im jungen Gersbach liegende Vorliebe für die Natur in ihren wunderbaren Erscheinungen und Kräften wurde wissenschaftlich gehoben und angeleitet durch Prof. Hugi in Solothurn. Schon hier begann er mit Eifer das Studium der Botanik und der Mineralogie, in welchen er sich reiche Kenntnisse erworben. Eine Mineraliensammlung, ein reichhaltiges Herbarium und eine Sammlung beinahe sämtlicher inländischen Insekten bezeugen den Eifer und Fleiss, womit er über 30 Jahre seinem Lieblingsfache obgelegen. Gersbach starb den 12. April 1863.

Le docteur Favre.

Charles Adolphe Favre est né à Neuchâtel, le 31 mai 1814. Son père, Charles François Favre, un des membres les plus distingués du barreau neuchâtelois, était depuis quelques années avocat général et châtelain de Vaumarcus lorsque la mort vint l'enlever, jeune encore (il avait trente-six ans), à sa famille et à sa patrie. Ce fut un deuil comparable à ce que devait être celui de son fils, quarante-cinq ans plus tard. Il laissait quatre enfants, dont l'aîné avait huit ans.

On a cru généralement que ce fils aîné s'était senti de bonne heure entraîné vers les études de médecine par une vocation irrésistible; mais le fait est qu'il entra dans les vues de sa mère et des amis de son père, qui trouvaient que sa carrière était toute tracée, et qu'il devait étudier le droit.

Ses premières études se firent au collège de Neuchâtel, mais ne furent signalées par aucun succès brillant. A quelques égards moins heureusement doué que plusieurs de ses camarades, il serait resté en arrière s'il n'avait pas apporté la plus grande conscience dans ses travaux et vaincu, à force de persévérance, des difficultés qui auraient arrêté un jeune homme d'un caractère moins solide.

Au commencement de 1831 il partit pour Zurich avec l'intention d'apprendre d'abord l'allemand et de commencer

ensuite ses études de droit. Il devint pensionnaire de M. J. J. Hottinger, l'historien, chez qui il trouva une vie de famille des plus agréables. Il rencontra dans cette ville plusieurs Neuchâtelois, entre autres M. James Borrel, qui est maintenant à la tête de l'établissement de Préfargier, et qui fut l'occasion du changement de direction donné à ses études. M. Borrel, un peu plus âgé que Charles Favre, faisait déjà depuis un an des études de médecine, et travaillait souvent dans le cabinet particulier du professeur d'anatomie. La vue des préparations anatomiques excita d'abord l'étonnement, puis l'intérêt de son jeune ami, qui alla hospiter à quelques cours de l'école de médecine. Il ne le faisait d'abord qu'avec l'intention de se familiariser avec la langue allemande, qu'il étudiait avec zèle, mais peu à peu ces leçons le captivèrent et lui parurent plus intéressantes que le Digeste. Il écrivit à sa mère une lettre pleine d'une respectueuse soumission, lui disant que si elle désirait qu'il étudiât décidément le droit, il le ferait pour ne pas lui déplaire, mais qu'il se sentait maintenant un goût décidé pour la médecine. Il alléguait d'ailleurs un défaut d'organe qui lui nuirait pour parler en public. (Ce défaut, qui plus tard se corrigea un peu, était le résultat d'une chute qu'il avait faite dans son enfance, et dans laquelle il s'était cassé cinq ou six dents.) Cette communication causa une vive peine à Mme. Favre, qui s'était flattée de voir un jour son fils entrer dans la carrière que son mari avait suivie avec tant de succès; toutefois la permission demandée fut accordée et Ch. Favre se voua avec amour à ses nouvelles études. Il suivit surtout avec un grand plaisir les leçons d'anatomie de M. Hirzel, jeune professeur, dont la mort prématurée fut une grande perte pour l'école de médecine. Cette école était loin, d'ailleurs,

d'offrir toutes les ressources que présenta plus tard l'université, ouverte au mois d'avril 1833.

Au moment où s'ouvraient les cours de l'université, Ch. Favre partit pour Berlin, où il fit encore neuf semestres d'étude. Parmi les professeurs les plus distingués qu'il entendit là se trouvaient Jüngken, célèbre ophthalmiatre, et le chirurgien Rust. Mais ceux qui déterminèrent sa spécialité furent Busch et Kluge, qui étaient chargés de la clinique d'accouchement. Dans les derniers semestres Ch. Favre était devenu leur élève le plus habile, et ses professeurs admiraient son calme, son sang froid et sa dextérité. Busch avait une polyclinique ou clinique de ville, dans laquelle il envoyait ordinairement son médecin adjoint accompagné de deux ou trois étudiants. C'est là ce qu'il y avait de plus favorable pour former un praticien. Dans la clinique de l'université on soignait les malades dans des conditions faciles, avec tous les secours que l'on peut désirer, tandis qu'en entrant dans les familles on y trouvait la misère telle qu'elle devait se présenter souvent dans la vie du docteur. Ch. Favre accompagnait fréquemment le médecin adjoint, il le remplaça même dans bien des occasions et se trouva ainsi en rapport avec les pauvres, qui conçurent pour lui une grande affection, mais qui, ayant beaucoup de peine à prononcer son nom, ne l'appelaient que le docteur Krauskopf (tête frisée).

Vers l'époque où il se préparait à subir les examens pour obtenir son diplôme, un docteur qui avait une clientèle très nombreuse lui offrit de le loger chez lui en lui remettant une partie de ses visites. C'est ainsi qu'arrivé au terme de ses études Charles Favre avait déjà acquis une expérience que beaucoup de docteurs n'obtiennent qu'après plusieurs années de pratique; car il avait fait plus de trois

cents accouchements et quatre-vingts opérations. Dans ces conditions-là une belle carrière s'ouvrait devant lui s'il eût consenti à demeurer à Berlin. C'est ce que désirait vivement le professeur Busch, ainsi que le docteur dont nous venons de parler, lequel lui faisait des offres très avantageuses pour le retenir. A leur instigation un parent qu'il avait à Berlin écrivit à Mme. Favre que son fils avait un brillant avenir s'il consentait à rester dans cette ville. Mais pour cela, il fallait, disait-il, qu'elle manifestât elle-même le désir de le voir s'y fixer, car la crainte de déplaire à sa mère, en la quittant pour toujours, paraissait être le principal motif de son refus. Mad. Favre voulut laisser à son fils une complète liberté.

Après avoir obtenu son diplôme de docteur, il se mit en devoir de partir avec son ami, M. Borrel; mais, au moment où on les attendait à Neuchâtel on fut très surpris de ne point les voir arriver, et bientôt on éprouva une vive inquiétude en apprenant que le choléra avait éclaté à Berlin et qu'ils prolongeaient leur séjour dans cette ville pour profiter de l'occasion qui se présentait d'étudier cette terrible maladie. Ils échappèrent au fléau, bien qu'ils eussent été appelés à soigner un grand nombre de malades, et ils revinrent en Suisse; mais le docteur Favre y arrivait dans un état de maigreur tel que ses amis les plus intimes le reconnaissaient à peine.

Après s'être reposé quelque temps, il alla passer encore plusieurs mois à Paris et c'est dans le courant de l'année 1838 qu'il commença à pratiquer comme médecin et chirurgien. Il ne fut pas occupé, on le comprend, au moment même où il s'annonça; et, se voyant désœuvré, il regretta un moment de n'avoir pas accepté les offres qu'on lui faisait à Berlin. Mais ses regrets ne furent pas longs,

car, au bout de quelques semaines, il commença à avoir une clientèle qui s'accrut rapidement. Ce qui explique ses succès ce n'est pas seulement l'étendue de ses connaissances et la justesse de son coup d'œil, mais c'est aussi la bonté et la sympathie qu'il montrait pour ses malades.

Il faut certes que sa clientèle lui ait été réellement attachée pour lui rester si fidèle bien qu'il se trouvât souvent incapable de répondre aux appels qui lui étaient faits. Dès le milieu de sa carrière médicale il se trouva souvent arrêté par les crises d'une maladie inquiétante, dont il ne put jamais se guérir ni par lui-même, ni avec le secours des plus habiles médecins. C'était, à ce qu'il paraît, la suite d'un violent frisson qu'il avait éprouvé en faisant une visite de malade pendant une nuit froide et humide. Comme ces crises revenaient beaucoup plus fréquemment lorsqu'il éprouvait trop de fatigue, il dut prendre l'habitude de se reposer, chaque année, pendant plusieurs mois, temps qu'il allait passer à la campagne ou aux bains. A peine était-il revenu qu'on voyait de nouveau chez lui la même affluence de consultants.

Cette maladie n'altéra point l'aimable sérénité de son caractère; mais il sentait qu'elle le minait peu à peu et qu'elle abrégait ses jours. Parmi les nombreuses épreuves dont sa vie fut semée, une des plus cruelles fut la mort de son fils aîné, jeune homme aimable et bien doué, qui donnait les plus grandes espérances et qui fut emporté par une courte maladie, à l'âge de quatorze ans (1855). En voyant son enfant couché dans le cercueil, ce pauvre père disait: hélas! je sens bien que je ne vivrai pas longtemps. J'avais espéré qu'un jour il pourrait me seconder d'abord et ensuite me remplacer.

Il survécut pourtant encore plus de douze ans à ce

filz si regretté. Sa santé semblait par fois se fortifier, et à ses occupations ordinaires il put en ajouter de nouvelles lorsqu'à la mort de M. le docteur J. L. Borel, son parent, il fut appelé à le remplacer comme médecin cantonal, vice-président de la commission de santé, et membre de la commission de Préfargier.

Si le gouvernement de son pays et ses concitoyens lui donnèrent ainsi une grande marque de confiance, un beau témoignage fut aussi rendu à ses talents par une célébrité médicale appelée de Paris à l'occasion de l'accident survenu à plusieurs personnes de la suite de l'Empereur des Français (1865). En voyant les pansements opérés par le docteur Favre et par ses confrères, le docteur Nélaton déclara à l'Impératrice que nulle part ailleurs ses malades n'auraient été mieux soignés, et il jugea qu'il était inutile de prolonger son séjour à Neuchâtel. Lorsque Mme. la Comtesse de Montebello et Mademoiselle Bouvet furent en état de supporter le voyage, le docteur Favre les accompagna et fit un séjour de plusieurs semaines chez M. de Montebello, qui lui offrit la plus aimable hospitalité. C'est pendant ce séjour qu'il fut invité à dîner au château de St. Cloud et que l'Empereur lui remit la croix de chevalier de la Légion d'honneur, croix que l'Impératrice attacha elle-même au frac du modeste docteur. Mais ce qui fit pour lui le plus grand charme de ce séjour, c'est la bienveillance et l'affection que lui témoignait le docteur Nélaton, qui avait soin de le prévenir toutes les fois qu'il avait à faire une opération intéressante.

Il ne devait pas jouir bien longtemps du souvenir de ces belles semaines. Au commencement de l'année dernière (1867), il éprouvait un affaissement général dans lequel il voyait le précurseur d'une grave maladie. En

effet il fut atteint, vers la fin de juin de la fièvre typhoïde, qui l'emporta au bout de quarante jours.

Le huit août un immense cortège accompagnait sa dépouille mortelle, au milieu des flots pressés d'une foule sympathique et silencieuse, que n'attirait pas un simple motif de curiosité. On voyait, dans ce cortège, des délégués de plusieurs loges maçonniques de la Suisse, qui l'avaient nommé membre honoraire, ainsi que tous les membres de la loge de Neuchâtel, la Bonne Harmonie, dont il était président ou vén. : depuis dix-huit ans.

Le docteur Favre était membre de la société helvétique des sciences naturelles, dans laquelle il était entré en 1844. Il suivait avec intérêt les travaux de cette société; mais, malheureusement ses nombreuses occupations et l'état de sa santé ne lui permettaient pas d'assister régulièrement à ses réunions ou d'y prendre une part active.
